

PAS DE POLITIQUE.

L'OUVRIER

L'UTILE A L'OUVRIER.

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

FAIRE DU BIEN AUX CLASSES OUVRIERES.

PÈRE L'ÉGOÛNE, Rédacteur-en-Chef.

MONTREAL, 7 JUN 1884.

Rédigé par un Comité d'Ouvriers.

AVIS.—"L'Ouvrier" se trouvera dans tous les dépôts de journaux, et est livré GRATIS tous les Samedis aux acheteurs de "L'ÉTENDARD."

Nous demandons aux correspondants de L'OUVRIER de bien vouloir adresser leurs lettres au "PÈRE L'ÉGOÛNE," No. 31 rue St. Jacques, Montréal.

EDUCATION OUVRIERE.

Dans un premier article, j'ai cité une revue américaine qui fait main basse de l'enseignement que l'on distribue au peuple depuis cinquante ans aux Etats-Unis et qui fait ressortir les résultats désastreux de cet enseignement quant à sa valeur pratique. Cependant, on ne saurait nier que nos voisins aient fait de consciencieux efforts et d'immenses sacrifices pour se mettre en état de figurer dignement au milieu des nations avec lesquelles leur indépendance récemment acquise les mettait en rapport et en compétition: seulement, d'après notre auteur, ils auraient fait fausse route, et je crois pouvoir ajouter, beaucoup d'autres avec eux. Il est probable, en effet, qu'en matière d'éducation publique et d'instruction populaire, dans bien des cas, on s'est un peu fourvoyé. Ce qu'en général on en a donné et ce que l'on en donne encore est bon, mais c'est incomplet.

La lecture, l'écriture et l'arithmétique sont d'excellentes choses pour tout le monde, mais avec cela seul, le plus fort en ces matières n'est pas en état d'analyser une substance quelconque ni de poser un talon de chaussure. L'école devrait exister pour enseigner tout ce qui peut s'apprendre. Il devrait y avoir des écoles d'agriculture pour former des agriculteurs et des écoles d'industrie pour créer des artisans comme il y a des écoles de médecine pour faire des médecins et des écoles de droit pour préparer des légistes et des avocats.

De cette manière, chacun saurait son état et son métier, et le nombre des déclassés et des incapables diminuerait. Les mécontents se recruteraient alors parmi les gens tout-à-fait propres à rien et qui, soit dit pour l'honneur de l'humanité, ne devraient pas être les plus nombreux. Combien se promènent par nos rues traînant un bagage classique dont ils ne savent que faire? D'un autre côté, combien de parents retirent leurs enfants de l'école à l'âge de douze à treize ans pour les mettre à un ouvrage manuel quelconque, parce qu'ils s'aperçoivent que l'enseignement du maître ne leur servira pas à grand-chose pour gagner leur vie? Enfin, et ce qui est plus pénible encore, combien d'adolescents perdent, pendant leurs années d'apprentissage, le peu d'instruction qu'ils ont reçue à l'école! Est-ce à dire que l'instruction et les métiers sont incompatibles?

Il est bon que chacun connaisse ses devoirs et que la classe ouvrière ne soit pas chargée des péchés des classes dirigeantes. L'instruction, pour être utile, devrait être en rapport avec le genre d'occupation des diverses classes, c'est-à-dire que dans les villes, elle devrait surtout être d'un caractère industriel, et, dans les campagnes, d'un caractère agricole: c'est à ceux qui se donnent mission de guider les masses et de voir à leurs destinées à s'occuper de cela.

Pourquoi ne pas essayer de faire en Canada ce qui a quelquefois été tenté ailleurs, donner à l'ouvrier l'instruction qui convient à son état, et, en plaçant l'atelier à côté de l'école, lui faire voir de quelle manière elle peut lui servir dans les métiers? Ce ne serait certes pas une innovation d'un succès bien risqué ou qui ne vaille pas la peine qu'on la tente puisque des hommes illustres et de grandes nations l'ont déjà essayé avec profit.

Napoléon, premier consul, visitant un jour le collège de Compiègne, s'avisait de demander à quelques élèves ce qu'ils se proposaient de faire au sortir du collège. Ne recevant que des réponses peu satisfaisantes, avec ce grand sens pratique qui ne l'abandonnait jamais, il dit à ceux qui l'entouraient: "Le gouvernement paie de fortes sommes pour instruire ces jeunes gens, et leurs études terminées, aucun d'eux, à part ceux qui entrent dans l'armée, n'est de quelque utilité pour son pays. Presque tous restent chez leurs parents, sont un fardeau pour leurs familles auxquelles ils devraient porter secours. Il faut que cela cesse. J'ai visité les grands établissements manufacturiers du Nord et les ateliers les plus considérables de Paris: partout j'ai rencontré des contre-maîtres habiles à exécuter le travail manuel de leurs métiers, mais presque aucun en état de dessiner les contours ou de faire les calculs les plus simples d'une machine, ou encore d'exprimer ses idées au moyen d'un croquis ou d'une description écrite: c'est là un grand défaut, et je vais y porter remède. Il ne faut plus de latin ici: on l'apprendra ailleurs; que l'on étudie les métiers et que l'on enseigne ce qu'il faut de théorie pour faire des progrès. De cette manière, nous aurons des contre-maîtres instruits pour nos manufactures." En 1869, un écrivain anglais et spécialiste disait que ce discours de Napoléon pouvait s'adresser avec beaucoup de raison à l'Angleterre. Nous ne sommes donc pas absolument en retard, quoique vingt-cinq années de notre siècle comptent pour quelque chose sous le rapport de l'industrie. Or, comment mit-on en pratique les idées exprimées par Napoléon dans son discours de Compiègne? Les élèves, après avoir reçu ailleurs une instruction élémentaire, passaient à l'école des arts et métiers où, selon le genre d'occupation qu'ils désiraient embrasser plus tard, on les distribuait dans différents ateliers comme suit, savoir: 1o Forgerons, limeurs, ajusteurs et tourneurs en métaux; 2o Fondeurs; 3o Charpentiers, ébénistes, menuisiers et faiseurs de patrons; 4o Tourneurs sur bois; 5o Charrons.

Les élèves travaillaient huit heures par jour dans les ateliers où ils étaient divisés en six classes graduées d'après leur force respective. Deux des huit heures ci-dessus étaient consacrées à l'étude et à la théorie qui comprenait la géométrie pure, la géométrie descriptive appliquée aux arts, le dessin et le lavis. Je n'ai guère besoin d'ajouter que les écoles techniques inaugurées par Napoléon ont fait, en Europe comme en Amérique, d'immenses progrès depuis son temps.

On a si bien reconnu leur utilité que, pour en répandre plus rapidement et plus efficacement les bienfaits, on a proposé plusieurs moyens de les populariser. Les uns prétendent que l'on devrait forcer les chefs d'établissements industriels à tenir une classe, dans l'atelier même, pour instruire les apprentis, comme cela se pratique avec profit à Mulhouse, Wesseriing, le Creuzot, la Ciotat etc.; d'autres que les municipalités et les sociétés de bienfai-

sance doivent prendre l'apprenti sous leur protection; d'autres, enfin, que l'atelier devrait exister à côté de l'école, en faire partie, et que l'élève devrait apprendre un métier en même temps qu'il s'instruit, afin qu'au sortir de l'école, il soit plus en état de gagner sa vie et moins exposé à fuir les métiers comme indignes de lui. Chaque système me semble avoir son mérite et probablement les trois réunis ne seraient pas de trop pour répondre à tous les besoins.

Disons, en terminant, que des écoles de ce genre existent en grand nombre en Angleterre et dans la plupart des grandes villes de l'Union Américaine, pays avec lesquels nous avons des relations journalières, qu'elles y rendent d'immenses services, ce qui, ouvrier, veuille bien le remarquer, n'empêche pas qu'il y aura encore des inégalités chez la classe ouvrière comme ailleurs.

A. LÉVÊQUE,
Architecte.

La prière c'est la respiration de l'âme en Dieu.

Un pauvre homme n'avait pas de souliers, et manquait d'argent pour en acheter. Il entra à l'église et vit un homme qui n'avait pas de jambes; il loua le bon Dieu et ne se plaignit plus de n'avoir pas de souliers.

Plantes utiles.

Le fraiser croît spontanément dans nos prairies et est cultivé dans les jardins. Les racines, les feuilles et les fruits sont usités.

Substance incompatible: le sulfate de fer.

La racine et les feuilles de fraiser sont diurétiques et un peu astringentes. Elles sont fréquemment employées en décoction (1 à 2 onces par litre d'eau) dans les affections des voies urinaires, dans quelques pertes, dans la période d'atonie des diarrhées, etc.

L'usage de la décoction de racine de fraiser donne aux urines une teinte rosée. Voici une excellente formule contre la dysenterie: Prenez feuilles environ douze onces, bonne eau de vie 1 litre environ; faites bouillir jusqu'à ce que le liquide soit réduit à peu près de moitié. Filtrez. On administre cette boisson par cuillerée à bouche toutes les trois heures jusqu'à ce que les symptômes alarmants aient disparu. Dix cuillerées de cette décoction ont souvent produit une amélioration qui, bientôt, a fait place à une guérison complète, de diarrhée chronique, avec anémie profonde.

Les fraises sont rafraîchissantes et tempérantes. Elles conviennent aux tempéraments bilieux et sanguins. L'usage pendant un mois de fraises ont fait disparaître la gastro-entérite chronique causée par l'abus des boissons alcooliques. On est parvenu à se garantir des attaques douloureuses de la goutte par ce moyen, et plusieurs gouteux et calculeux ont fait avec succès leur principale nourriture des fraises. On conseil aussi l'usage de ce fruit contre la jaunisse, la phthisie, la bronchite avec toux sèche et chaleur des voies aériennes.

On cite même des guérisons de phthisie et des inflammations chroniques de la poitrine, accompagnées de fièvre lente. Il paraît que le suc exprimé des fraises, macéré dans l'esprit de vin, administré à la dose d'une cuillerée à bouche chaque matin, a

puissamment soulagé des personnes atteintes de la pierre. Quelques médecins prétendent que les fraises sont vermifuges.

La décoction de la racine et des feuilles de fraiser est employée à l'extérieur en gargarisme dans l'inflammation de la gorge, et en lavement dans les diarrhées et vers la fin de la dysenterie. Les feuilles pilées sont vantées comme onguent pour guérir les ulcères.

Entretien sur la physique.

L'Océan n'est pas la terre me disiez-vous. L'eau des mers couvre une grande partie de la surface de la terre et ne fait qu'un avec elle. La terre a vingt-cinq millions de lieues carrées.

Les trois quarts de la surface de la terre sont couverts par des mers.

Supposez que je prenne une de ces grosses balles de caoutchouc creuse et que, sur la surface je décrive des figures irrégulières de différentes grandeurs, occupant à peu près le quart de cette surface et que je les nomme Europe, Asie, Afrique, Amérique et Océanie. Quand j'aurai marqué, sur cette balle, ces continents en bleu et le reste en gris j'aurai le globe terrestre en petit, qui vous donnera une idée de la superficie ou étendue des terres, par rapport à la superficie ou étendue des mers.

Vous êtes assez curieux pour me demander ce qu'il y a au milieu de la terre. Eh bien! on croit qu'il y a des métaux fondus par une grande chaleur qui brûle sous nos pieds; ces métaux et toutes sortes d'autres matières bouillantes ou enflammées ont soulevé dans certains endroits la croûte de la terre, et en la soulevant ont produit les montagnes. Vous pensez bien que ces choses-là ne sont pas arrivées sans qu'il y ait eu d'effroyables tremblements de terre.

C'est ainsi qu'au commencement de la colonie, le Canada a été bouleversé, et l'on suppose qu'à la suite de tremblements de terre terribles a surgi cette chaîne de montagne appelée les Laurentides, qui court au nord du fleuve St. Laurent, depuis le golfe jusqu'au lac Supérieur.

Dans d'autres endroits, ces matières enflammées ont non-seulement soulevé la croûte de la terre, mais elles l'ont fait éclater, et sont sorties par ces ouvertures qu'elles se sont faites. Ces montagnes, par où jaillit du feu s'appellent *volcans*. Le plus célèbre des volcans est le Vésuve, en Italie, qui a, un grand nombre de fois, vomé du feu, des laves, avec des rugissements formidables, semé la mort et la désolation à une grande distance environnante. On croit que quand la terre tremble c'est dû à l'action de quelques volcans en ébullition.

J'entends mon ami Jean qui me demande si alors ce n'est pas imprudent de creuser la terre.

On croit qu'on pourrait creuser jusqu'à une profondeur de dix lieues sans rencontrer de feu. Ainsi vous pouvez sans danger creuser des fondations pour asseoir solidement la nouvelle bâtisse St. Jean-Baptiste à Montréal, tout en pensant que partout nous sommes entre les mains de Dieu, qui n'a qu'à permettre aux matières intérieures de sortir de leur caverne ou aux eaux de l'océan de briser leurs digues, pour nous engloutir. Le fait que les éruptions volcaniques sont plus rares aujourd'hui qu'autrefois ont fait penser par des savants que la croûte de la terre va toujours s'épaississant peu à peu avec le temps, en se refroidissant.

ALBERT.

L'œil qui voit tout ne se voit pas lui-même.

C'était en présence du prince Christian Sleswig-Holstein. Deux personnes de sa maison avaient échangé entre elles quelques mots assez vifs, et l'une d'elles perdit même à un tel point le sentiment des convenances, qu'oubliant la présence du prince, elle cria à son antagoniste :

— Vous êtes la plus grosse bête de Londres !

— Le prince indigné s'écria :

— Vous oubliez que je suis présent !

L'art de bâtir.

Après les ébauches parut l'art véritable et les grandes nations civilisatrices de l'antiquité créèrent leur architecture nationale, chacune avec son sentiment particulier de l'art. Du moment que la pierre fut taillée régulièrement en cubes, en parallépipèdes ou en cylindre; lorsqu'enfin l'équerre et le compas donnèrent un libre cours à l'art de tailler la pierre, les architectes prirent leur essor, parce qu'ils avaient désormais les moyens de créer.

On vit donc les distributions symétriques des édifices se tracer sur le sol, les architraves s'élever sur des piliers et des colonnes; et bientôt l'expérience apprenait qu'elle était la force de chaque pierre, qu'elle devrait être la hauteur de chaque partie de l'édifice, les proportions et l'harmonie furent les conséquences de ces observations.

Les piliers et les colonnes furent les uns et les autres les premiers éléments de l'architecture réglée, c'est-à-dire des ordres qui établirent les premières bases de l'harmonie architecturale. En effet, dans l'Asie et dans l'Égypte, on éleva bientôt après les pyramides, des palais et autres édifices dans lesquels les piliers carrés ou cylindriques jouaient un grand rôle, parce que les matériaux pesants qu'on employait demandaient à être supportés à de courtes distances pour former des galeries internes ou externes; ces piliers isolés ne pouvaient être reliés à leur sommet que par des architraves dont les dimensions furent construites en raison de leur longueur et des proportions de leurs supports; sur ces architraves furent établis des plafonds en pierres plates, qui, par leur épaisseur, déterminèrent une nouvelle dimension au-dessus de la première; enfin les terrasses formées sur ces plafonds furent limitées par une nouvelle ligne de pierre formant bordure, et auxquelles on donna une saillie extérieure qui servit à préserver la face des effets de l'eau pluviale. Ces dispositions formèrent les corniches et les entablements.

De préférence au pilier carré, la colonne devint le type d'après lequel on proportionna l'architecture; simple d'abord, elle ne présentait qu'un fût cylindrique que les artistes s'appliquèrent à orner, et, leur imagination se portant sur elle, ils en firent le type de l'architecture.

A. LENOIR.

Architecte,

Le talent le plus charmant des conteurs est de prêter leur esprit à ceux qui les écoutent.

L'honneur et la raison sont à nous, a écrit Joseph de Maistre, le reste n'en dépend pas.

Pascal a dit : Le cœur à ses raisons que la raison ne discute pas.

Catéchisme social et politique.

Pour bien comprendre le régime politique qui nous régit nous devons jeter un coup d'œil rapide sur l'histoire du Canada.

Comme nous l'avons vu, ce fut en 1534 que Jacques-Cartier, envoyé par François Ier, Roi de France, dans le but de christianiser les peuples sauvages, découvrit le Canada. Il y fit trois voyages successifs, passa l'hiver à la bourgade de Stadaconé, aujourd'hui Québec, située sur le fleuve St. Laurent qu'il explora jusqu'à Montréal, alors bourgade d'Hochelaga.

Parmi les gouverneurs que la France envoya au Canada furent Mr de Champlain, qui fonda Québec en 1608, et Mr de Maisonneuve, qui fonda Montréal en 1641.

Les épreuves, les guerres avec les sauvages ne manquèrent pas à ces colons qui étaient des héros et qui, au milieu de toutes les privations, implantèrent dans le sol, et pour toujours, l'arbre de la nationalité canadienne française. Les Anglais, qui étaient établis à la Nouvelle-Angleterre, aujourd'hui

les états de l'Est des E.U. ne manquèrent pas de s'unir aux sauvages pour empêcher les Français de fonder leur colonie.

La mission qu'ont accomplie nos ancêtres sur le sol du Canada, est un drame sublime qui devrait être lu par tous les Canadiens. Les sacrifices que se sont imposés nos pères leur feraient apprécier l'héritage qu'ils nous ont légué et nous engageraient à la garder intègre avec sa langue, sa religion et ses institutions.

En 1663 la population française du Canada ne s'élevait qu'au chiffre de 2000 habitants distribués irrégulièrement à Tadoussac, (aujourd'hui dans le comté de Saguenay), Québec, les Trois-Rivières, Montréal et quelques autres postes.

Jusqu'à là, l'autorité politique, civile et judiciaire avait été concentrée d'une manière absolue dans les mains du gouverneur qui faisait des lois, et les faisait exécuter. On donna dès lors à la colonie une organisation plus régulière et plus parfaite, en séparant les fonctions législatives et judiciaires.

La première constitution du Canada créait un conseil souverain, établissait plusieurs tribunaux avec des juridictions définies, et introduisait la coutume de Paris comme code.

On établissait aussi, sous le nom d'Intendant, un fonctionnaire, qui était à la fois ministre de la justice, des finances, de la police et des travaux publics. La concession des terres se faisait, comme par le passé, en fiefs et seigneuries, sujettes aux conditions réglées de temps à autres par des édits royaux émanés de France. Les questions de droit féodal, étaient jugées par les ordonnances des gouverneurs et des intendants.

Le gouvernement ecclésiastique du pays fut d'abord un vicariat apostolique, puis un évêché dont monseigneur de Laval fut le premier évêque. Des séminaires et des écoles furent créés par les soins du clergé. On continuait à étendre les découvertes auxquelles les missionnaires prenaient la part la plus active.

Les Récollets, qui sont de la famille des Franciscains, et les Jésuites prirent les devants; le sang de plusieurs d'entre eux a arrosé cette semence de la Foi qui a poussé sur le continent d'Amérique de si profondes racines.

C'est cette foi vive, sève de la nation, qui nous a jusqu'à aujourd'hui conservés si heureux. Nous devons donc nous efforcer par tous les sacrifices possibles, à la garder intacte, pour la transmettre à nos enfants.

L'EGUINE.

On nous transmet ce mot d'un général :

Un officier vint à lui se plaindre d'avoir été frappé au visage dans une maison où il avait dîné.

— Il fallait lui planter votre épée dans le ventre.

— J'étais en bourgeois.

— On prend un couteau sur la table.

— Nous venions de passer au salon.

Eh ! fichtre ! vous aviez au moins un cure-dents !

AUX MÈRES.

Mères, pour nous chrétiens, vous êtes l'espérance, Du pays votre amour est le futur sauveur. Inspirez aux enfants la crainte du seigneur, Et l'amour du prochain; vous sauvez la France. A sa mère un héros doit l'éclat dont il brille. On répète le nom de Blanche de Castille. Pour montrer ce que peut votre amour ici-bas; Anges de la famille, ah ! ne l'oubliez pas, A votre foyer seul, nobles mères de France, Ne se borne jamais votre sainte influence. A l'orphelin qui pleure abandonné de tous On dit : voici ta mère, en l'amenant vers vous. Vous lui rendez l'amour, le calme, l'espérance, On vous voit subvenir à ses moindres besoins; Autre mère pour lui, vous lui vouez vos soins; Par vous, de ses parents, il supporte l'absence; Mère par la nature, et mère par le cœur, Vous êtes parmi nous un ange protecteur.

Comme quoi Jean n'est pas indépendant de Pierre; ou, La division du travail et l'échange.

Nous trouvons dans un économiste contemporain, Frédéric Bastiat, l'étude suivante sur la division du travail et sur l'échange, qui est à la fois un chef-d'œuvre de style et de bon sens. Elle fait surtout comprendre qu'il n'y a personne qui n'ait besoin des autres et que l'ouvrier est le plus utile à la société :

"Prenons, dit-il, un menuisier de village et observons tous les services qu'il rend à la société, et tous ceux qu'il en reçoit; nous ne tarderons pas à être frappés de l'énorme disproportion évidente.

"Cet homme passe sa journée à raboter des planches, à fabriquer des tables et des armoires; peut-être se plaint-il de sa condition, et cependant que reçoit-il en réalité de la société en échange de son travail?

"D'abord tous les jours, en se levant, il s'habille, et il n'a personnellement fait aucune des nombreuses pièces de son vêtement. Or pour que ces vêtements, tout simples qu'ils sont, soient à sa disposition, il faut qu'une énorme quantité de travail, d'industrie, de transports, d'inventions ingénieuses ait été accomplie.

"Il faut que des Américains aient produit du coton, des Indiens de l'indigo, des Français de la laine et du lin; que tous ces matériaux aient été transportés, ouvrés, filés, tissés, teints, etc.

"Ensuite il déjeune. Pour que le pain qu'il mange lui arrive tous les matins, il faut que des terres aient été défrichées, labourées, ensemencées; il faut que les récoltes aient été préservées du pillage; il faut que le froment ait été récolté, pétri et préparé. Il faut que le fer, l'acier, le bois, la pierre aient été convertis par le travail en instruments de travail, toutes choses dont chacune, prise isolément, suppose une masse incalculable de travail mise en jeu, non-seulement dans l'espace, mais dans le temps.

"Cet homme enverra son fils à l'école pour y recevoir une instruction qui, si bornée qu'elle soit, n'en suppose pas moins des recherches, des connaissances dont l'imagination est effrayée.

"Il sort; il trouve une rue pavée et éclairée.

"Il va à l'église: elle est un monument prodigieux, et le livre qu'il y porte est un monument plus prodigieux encore de l'intelligence humaine.

"Il est impossible de ne pas être frappé de la disproportion véritablement incommensurable qui existe entre les satisfactions que cet homme puise dans la société, et celles qu'il pourrait se donner, s'il était réduit à ses propres forces.

"J'ose dire que, dans une seule journée, il consume des choses qu'il ne pourrait produire lui-même dans dix siècles. Et si l'on regarde les choses de près, on s'aperçoit que ce menuisier a payé en services tous les services qui lui ont été rendus. S'il tenait ses comptes avec une rigoureuse exactitude, on se convaincrait qu'il n'a rien reçu sans le payer au moyen de sa modeste industrie."

On dit qu'on donna cent écus à un poète pour faire l'épithète d'un bourgeois qui n'avait aucun mérite, et qu'il fit la suivante :

Ci-gît un grand personnage,
Qui fut d'un illustre lignage,
Qui posséda mille vertus,

Qui ne trompa jamais, qui fut toujours fort sage.
Je n'en dirai pas d'avantage,
C'est trop mentir pour cent écus.

William R..., marchand, est bon époux, bon père, bon ami; mais il ne veut pas avouer qu'il est Irlandais, bien qu'il ait vu le jour à Cork.

—Enfin, lui dit un ami qui s'amusa à le taquiner, tu ne peux pas nier que tu sois Irlandais, puisque tu es né en Irlande!

—La belle raison, répondit le bourgeois; à ce compte-là, si j'étais né dans une écurie, je serais donc un cheval!

AUX APPRENTIS.

DES DANGERS QUE PEUT RENCONTRER UN BON PETIT APPRENTI JUSQUE DANS SA FAMILLE.

Les familles en général, et surtout les familles ouvrières, ne sont pas toutes, hélas! ce qu'elles étaient autrefois en France. Quand la Religion était l'âme de la société, l'Eglise faisait régner le bon DIEU et son Evangile au foyer domestique. Tout portait au bien, et les parents et les enfants; personne ne songeait à travailler le dimanche, à ne pas aller à la Messe et aux offices; on faisait en commun la prière du matin et du soir; le père de famille lisait tout haut quelques pages de la *Vie des Saints*, ou de quelque autre bon livre qui apportait à tous de salutaires et consolantes pensées. On eût montré au doigt l'homme qui n'aurait pas fait ses pâques; et aux bonnes fêtes, la famille entière, le père et la mère en tête, s'approchaient religieusement des sacrements.

Avec la foi, le respect des parents, les bonnes mœurs, la paix, la joie régnaient dans les plus humbles ménages d'ouvriers; et si l'on y souffrait, comme aujourd'hui, de la maladie, de la gêne et des autres misères, le remède était à côté du mal, et l'on avait JÉSUS-CHRIST et son beau ciel pour se consoler de la terre.

En est-il encore ainsi de nos jours? Hélas, hélas! la Révolution, avec son cortège de mensonges, d'utopies, de destructions sacrilèges, a bouleversé la société. Elle a ébranlé la foi de notre pauvre peuple, si bon au fond et si chrétien. Elle a séparé l'ouvrier du prêtre; elle a arraché à l'amour protecteur de JÉSUS-CHRIST le pauvre ouvrier, qui avait si besoin de lui, le pauvre petit enfant du peuple qui ne trouvait que là soutien, consolation, dévouement, tendresse.

De là, de grandes misères morales dans le sein d'un trop grand nombre de familles ouvrières. Parce qu'il n'est plus chrétien, parce qu'il a oublié le chemin de l'église, le père ne donne plus à ses enfants que des exemples déplorables; heureux quand il ne devient pas un pilier de cabaret, et quand, avec l'ivresse et l'inconduite, il ne rapporte pas au logis les blasphèmes, la colère et les coups.

Ordinairement meilleure, la mère elle-même est souvent bien indifférente; ou du moins bien peu éclairée sur ses devoirs, et en particulier sur ses devoirs de mère chrétienne. Au lieu de seconder le prêtre, comme c'est son devoir; au lieu de l'aider à conserver la foi et les mœurs de ses enfants, elle ne s'occupe pas d'eux au point de vue religieux, absolument comme s'ils n'avaient pas d'âme; parfois même, elle va jusqu'à les détourner de la pratique des sacrements ou de la fréquentation de telle ou telle réunion chrétienne, qui est le seul moyen de persévérance laissé à son fils apprenti.

Juge, mon pauvre enfant, quels dangers trouve l'apprenti dans une pareille famille! Et c'est un danger de tous les jours, de tous les instants; un danger que rend plus grave le meilleur, le plus légitime des sentiments, le sentiment et l'affection que nous devons tous à nos parents.

J'ai connu quantité d'excellents enfants que la triste influence du foyer domestique a refroidis d'abord, puis éloignés du bon DIEU, puis fini par perdre totalement. Et quand le mal était fait, la mère, parfois même le père, venait se lamenter. s'irritant contre le coupable: il l'était bien, en effet; mais cette mère indifférente, ce père sans religion ne l'étaient-ils pas cent fois davantage?

DIEU veuille t'épargner cette lutte domestique, mon pauvre enfant! Elle est bien cruelle au cœur; mais, ne l'oublie pas, elle devient un devoir, un devoir de conscience; car Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST lui-même dit à tous: "Si quelqu'un aime son père, ou sa mère, ou ses frères, ou ses sœurs, ou sa maison plus que moi, il n'est pas digne de moi."

Mais si tu te trouvais dans cette nécessité, il faudrait, tout en restant inébranlable dans ta fidélité à la Religion, concilier le plus possible à ton devoir envers DIEU et ton devoir envers tes parents. Il faudrait éviter avec grand soin, de les choquer, de les irriter sans nécessité.

Il faudrait tâcher de remplir tes devoirs religieux sans bruit et en dehors d'eux, et abonder vis-à-vis d'eux en patience, en douceur, en toutes sortes d'égards. Le bon DIEU te soutiendrait certainement dans cette lutte; et tôt ou tard tu lui ramènerais tes pauvres parents.

Mais ce que je te recommande par dessus tout, c'est d'aller chercher souvent, très-souvent lumière et soutien auprès de ton confesseur. Si tu le peux, vas-y tous les dimanches; dans une situation pareille, ce n'est pas trop. Il te donnera, pour toutes sortes de difficultés, des conseils dictés par la foi et par l'expérience; en t'appuyant sur lui, tu seras sûr de ne pas faire de faux pas.

Que si tu avais le malheur d'avoir des frères ou des sœurs qui ne fussent pas ce qu'ils doivent être, ne les suis pas; parce qu'ils se jettent à l'eau, ne sois pas assez mouton pour t'y jeter comme eux. Ne les écoute pas; envoie-les promener de la belle façon. Ici, la séduction de l'exemple est plus dangereuse encore peut-être que lorsqu'il s'agit de parents qui ne sont pas ce qu'il faut.

Mais en voilà assez sur ce douloureux chapitre. J'espère, mon brave enfant, qu'il ne te concerne point; et qu'au lieu d'avoir à lutter dans le sein même de la famille pour demeurer fidèle à ton DIEU, tu n'y trouves et tu n'y trouveras jamais que des encouragements, que de bons et très-bons exemples.

J'espère que ton père et ta mère, si le bon DIEU te les a conservés jusqu'ici, pourraient me dire ce que j'entendais un jour de la bouche d'un pauvre peintre-vitrier, d'un ouvrier de Paris: "Je ne me rappelle pas, disait-il, avoir donné à mon garçon un seul mauvais exemple. Je ne lui ai jamais dit: "Mon fils, fais ta prière;" Je lui ai toujours dit: "Mon fils, faisons notre prière." Je ne lui ai jamais dit: "Va te confesser, va à la Messe, va communier;" je lui ai toujours dit: "Mon enfant, je vais me confesser; veux-tu venir avec moi? Allons à la Messe; allons recevoir ensemble le bon DIEU."

Heureux le fils qui entend parler ainsi son père! Heureux l'apprenti dont la jeunesse est soutenue par de tels exemples!

SÉCUR.

O. P. partait pour un voyage: "Mon fils" lui dit son père, ne passe pas sur les ponts où il n'y a pas de garde-fous!...

Un bourgeois d'une cinquantaine d'années, se disant ci-devant boucher, vient réclamer à la station de police, place Jacques-Cartier à Montréal, son parent et ami F. B. (qui s'était noyé, et qu'il croyait être celui qu'on venait de retirer de l'eau) disparu depuis plusieurs jours.

—Avait-il, lui demanda le sergent de police, quelque signe particulier?

—Oui, monsieur. C'est bien facile à reconnaître il bégayait.

En face de tous les moyens de destruction que le monde moderne accumule contre l'Eglise, un vieillard est toujours à Rome, toujours le même depuis dix-huit siècles, depuis le jour où, par son corps mis en croix, Saint Pierre a pris possession de la Ville éternelle; il est là vêtu de blanc, auprès du tombeau des Apôtres, au-dessus des catacombes des martyrs, dépouillé de son patrimoine, ayant vu tomber un à un tous les clous du bouclier sacré dont la chrétienté l'avait couvert, sans défense, n'ayant plus d'autre force que l'excès même de sa faiblesse.

Cependant, rien dans l'Eglise ne trahit son âge avancé, on dirait plutôt que les années n'ont fait qu'ajouter à sa sérénité confiante. Est-ce qu'elle paraît découragée de son avenir, lasse des dogmes que, sans y changer un mot, elle enseigne toujours, incrédule aux promesses d'éternité qu'elle ne cesse pas de se répéter à elle-même?

HISTOIRE D'UNE PIPE.

CHAPITRE XX.

Qui sème le vent, moissonnera la tempête.

“Rappelé à la vie par les soins les plus pressés et l'objet d'une commisération générale, le convalescent avait raconté au capitaine, qu'enlevé à bord d'un vaisseau marchand par des pirates, il avait été enrôlé de force dans leur équipage, mais que dans l'abordage de la *Nina*, ayant, au lieu de combattre les Espagnols, passé de leur côté et tué un brigand français, Simon-le-Borgne l'avait fait, après l'action, lier au cadavre de sa victime et précipiter à la mer, en punition de sa trop grande fidélité à son auguste souverain.

“Ce conte, débité avec aplomb, avait eu beaucoup de succès à bord ; le capitaine, au lieu de faire pendre le pirate comme il le méritait, l'avait traité avec tous les égards dus à son prétendu héroïsme, et s'était engagé à demander, pour lui, une récompense aux magistrats de Brême.

“André n'en demandait pas tant. Bien persuadé que la supplique du capitaine donnerait lieu à une enquête dont les résultats ne pouvaient être à son avantage, il s'était hâté, en quittant le navire, de vendre à divers joailliers les rubis et les diamants qui décoraient sa pipe, car toutes ses autres richesses étaient devenues la proie de la mer, et avait quitté la ville pour s'enfoncer dans l'intérieur. Là, après avoir épuisé en folles orgies jusqu'à son dernier kreutzer, il s'était vu obligé de se livrer à une foule de misérables industries pour ne pas mourir de faim.

“La révolte des paysans éclata pendant qu'il était saltimbanque, il quitta les planches pour jouer l'apôtre et se joignit aux insurgés.

“Un trait d'effroyable cruauté, en mettant sa scélératesse en relief, de soldat le fit général.

“Les paysans avaient envahi la Souabe ; les seigneurs fuyaient devant eux ou se soumettaient, le comte d'Helfenstein seul osa résister. Mais il n'était pas en force, le château fut emporté d'assaut et le comte condamné à mort.

“La femme du prisonnier, fille de l'empereur Maximilien, s'était jetée à genoux, tenant dans ses bras son enfant en bas-âge et implorant le pardon pour son mari. Emu par ses larmes, plus encore que par sa beauté, le capitaine allait se laisser fléchir :

— Arrière la pitié ! s'écria André en s'élançant sur un tonneau, dont il se fit une tribune, les temps de la miséricorde sont passés ; le sang de nos camarades crie vengeance !

“Et saisissant une flûte, il ajouta avec un rire satanique :

— Puisque la noble chatelaine veut bien nous faire l'honneur d'égayer par ses chants le bal que nous offrons au seigneur comte, je me ferai un plaisir d'accompagner ses roulaies sur ma flûte. Vous, mes braves compagnons, marquez la mesure avec vos piques.

“Et aux sons aigus du fifre, qui jouait une danse allemande, les malheureux suppliants furent massacrés.

Un murmure d'horreur s'éleva dans la salle.

— Ce crime atroce a-t-il réellement été commis ? demanda le colonel.

— J'ai cité les noms, répondit mon père, et c'est de l'histoire que je fais.

— Alors, c'est hideux, murmura M. Sorbier.

— Qui sème le vent, moissonne la tempête, a dit l'Écriture, ajouta mon père.

CHAPITRE XXI.

Liberté, égalité, fraternité ou la mort.

“Luther savait ce qui se passait. Les princes, tremblant devant la colère du peuple, eurent recours

au réformateur. A leurs supplications le moine répondit par ce manifeste :

“A vous la responsabilité de ces tumultes et de ces séditions, princes et seigneurs, à vous surtout, évêques aveugles, prêtres insensés et moines.”

“Le peuple et le pauvre sont souls de vous !”

“Le glaive est levé sur vos têtes. Dieu vous presse et vous menace, on est las de votre joug, et le temps est venu où l'on s'apprête à le briser !”

“Gare à la colère de Dieu ! Si vous n'y mettez de la bonne volonté, on emploiera la force brutale.”

“Sûrs désormais de l'assistance du réformateur, les paysans se levèrent en masse.

“Les champs, dit M. Audin, étaient couverts de tentes rustiques, d'où s'exhalaient, au lieu de cris de guerre, des cantiques sacrés. Les paysans accouraient en chantant, armés de pieux qu'ils coupaient dans les forêts, et gardés dans leurs camps par d'épaisses murailles de chariots, élevées en forme de retranchement. Dieu semblait combattre pour eux : la victoire leur avait fourni des lances, des piques et jusqu'à du canon.”

“Des entrailles de la terre semblaient sortir d'autres révoltés. Au cri de guerre poussé par les paysans répondit le cri de guerre des mineurs de Mansfeld. Alors on vit ces arsenaux souterrains vomir des bataillons d'hommes tout noirs de fumée, armés de pelles, de pioches, de fers rouges.

“Metzler, Hans Muller, André, Philfer les organisaient pour le meurtre et le pillage, tandis que Munzer, l'anabaptiste, comme un autre Satan, adressait à d'autres frères en révolte, cet appel énergique.

“Vous dormez donc, chers frères ? Allons combattre le combat des héros. A l'œuvre ! Dran, dran, dran ! Voici le temps : les méchants seront chassés comme des chiens. Point de pitié pour ces athées ; ils vous prieront, vous casseront, pleurnicheront comme des enfants ; point de pitié, c'est le précepte de Dieu. Dran, dran, dran ! car le feu brûle : que le sang ne se refroidisse pas sur la lame de vos épées. Dieu vous précède. Suivez-le.”

“A la voix de Munzer, Luther tressaillit. La popularité du nouveau prophète menaçait d'éclipser la sienne, et l'apôtre de la tolérance eût préféré voir le monde crouler plutôt que d'abdiquer une partie de son autorité, ou de renoncer au despotisme absolu sous lequel il voulait courber toutes les âmes. Il fallait à tout prix empêcher le triomphe de son rival. Pour arriver à ce but, il changea subitement de doctrine et de langage.

“Hier, il avait appelé les paysans à la révolte contre les seigneurs ; aujourd'hui, ce sont les seigneurs qu'il excite contre les paysans, et dans quel langage. Ecoutez :

“Allons, mes princes, aux armes ! frappez ! aux armes !” Les temps sont venus, temps merveilleux, “oh, avec du sang,” un prince peut gagner plus facilement le ciel que nous autres avec des prières.

“Frappez, percez, tuez, en face ou par derrière,” car il n'est rien “de plus diabolique” qu'un séditionnel : c'est “un chien enragé” qui vous mord, “si vous ne l'abattez.”

“Il ne s'agit plus de dormir, d'être patient ou miséricordieux : le temps du glaive et de la colère n'est pas le temps de la grâce.”

“Les paysans, un instants stupéfaits de cette indigne trahison, ne déposèrent pas les armes pour cela et redoublèrent de cruautés à mesure qu'ils approchaient du lieu où s'était réunie, pour les attendre, l'armée des seigneurs confédérés, commandée par le landgrave de Hesse et le duc Georges de Saxe.

“Arrivons au dénouement de ce drame qui saisit vivement le cœur. Le même écrivain, que je vous ai déjà cité, va vous la raconter :

“La bataille décisive eut lieu à Franckenausen, petite ville du Schwarzburg-Rudolstadt.

“Thomas Munzer avait choisi pour asseoir son camp, un monticule dont il avait entouré la base de débris d'arbres et de chariots, pour n'être pas entamé par la cavalerie.

“Ce fut un spectacle curieux que le lever du soleil sur les deux armées. Celle des confédérés était rangée en bataille dans une vaste plaine. Les deux

ailles étaient défendues par des escadrons de cavalerie, dont les cuisses scintillantes semblaient inonder de leurs feux les parois de la montagne où s'étaient amoncélés les paysans.

“Au centre, l'infanterie présentait une masse noire, rompue à quelques intervalles par des bannières où flottait l'image d'un saint, ou les couleurs de la maison qu'elles représentaient. Quelques vieux canons, arrachés des arsenaux où ils dormaient depuis longtemps, roulaient devant les lignes pour effrayer les paysans.

“La montagne, dont tous les plis étaient sillonnés de révoltés, offrait un autre coup d'œil. Le regard eût cherché vainement un ordre, une combinaison stratégique, dans ces groupes irréguliers de combattants. On n'apercevait que des masses inégales séparées entre elles par quelque accident de terrain, et pareilles, dans leurs mouvements, à des nuages qui rouleraient l'un sur l'autre. Sous les cris de guerre qui, par instants, s'en échappaient, sans les étendards, que le vent agitait au-dessus des têtes et où était peinte la roue de la fortune, on eût pu prendre cette cohue pour un de ces auditoires qui traînaient après lui Munzer.

“Le prophète donna le signal du combat en faisant poignarder, en présence de toute l'armée, un jeune cavalier que les princes lui avaient envoyé comme parlementaire en même temps le landgrave de Hesse fit sonner la charge.

“L'artillerie joua, les boulets sifflaient au-dessus de la tête des rebelles, sans en atteindre un seul : les paysans qui regardaient Munzer, priant sur un monticule, les mains levées au ciel, crurent que sa prophétie s'accomplissait, et ils recommençaient leur cantique ; mais l'erreur ne dura qu'un moment, la cavalerie des princes venait de s'ébranler.

“Ce fut une boucherie plutôt qu'une lutte régulière ; les paysans tendaient le cou en chantant au Seigneur, qui n'envoya pas son ange pour les délivrer, suivant la promesse du prophète. Le fer était las de donner la mort : on envoya la cavalerie pour passer sur le ventre de tout ce qui respirait. Les mineurs, qui se confiaient à leurs marteaux, opposèrent une vive résistance. Ils combattaient encore, quand les trompettes de l'armée des princes avaient annoncé la victoire. Aucun d'eux ne demanda quartier. Tous mouraient en vomissant avec leur sang des imprécations contre leurs tyrans.

“Munzer, tout sanglant, la poitrine à demi-brisée et la pâleur de la mort sur les lèvres, fut amené au camp des vainqueurs et condamné au dernier supplice. Il le subit en brave et en chrétien, après avoir reçu la communion d'un prêtre catholique, entre les mains duquel il avait voulu faire son abjuration avant de mourir.

“Les autres chefs furent pris avec lui, excepté l'Homme-au-Diable, André, qu'on avait cependant vu combattre au premier rang. Son costume, souillé de sang, fut seul retrouvé sur le champ de bataille.

“Le nombre des prisonniers était immense ; les princes penchaient pour leur pardonner et ne pas poursuivre les fugitifs. Avant de rien décider, ils en écrivirent à Luther.

“Le doux apôtre de la liberté, de l'égalité, de la fraternité répondit :

— A l'âne, du chardon, un bât et le fouet ; aux paysans de la paille d'avoine. Ne veulent-ils pas céder ? le bâton et la carabine ; c'est le droit. Prions pour qu'ils obéissent, sinon point de miséricorde ; si on ne fait siffler l'arquebuse, ils seront mille fois plus méchants.”

“Ainsi parla Luther, et les massacres continuèrent.

“Le moine n'eut pas même un remords.

“Les paysans ne voulaient pas m'écouter, il fallait bien leur ouvrir les oreilles à l'aide du mousquet, écrivait-il plus tard à Gaspard Muller. Qui ne veut pas ouïr un médiateur armé de mansuétude, ouïra le bourreau armé de son couteau : “J'ai bien fait,” moi, de prêcher, contre de pareils garnements, “la ruine, l'extermination, la mort !”

(A continuer)